

## JOURNÉE DE PRINTEMPS

*La Journée de printemps d'ATLAS s'est tenue le samedi 9 juin 2001 à l'Institut culturel italien, rue de Varenne à Paris. Elle était dédiée à la mémoire de Yusuf Vrioni, traducteur d'albanais, prix Halpérine-Kaminsky Consécration, ami fidèle des Assises et citoyen d'honneur de la ville d'Arles. Après une présentation du thème retenu cette année, « Le corps d'une langue à l'autre », par Marie-Claire Pasquier, les participants se sont répartis entre les différents ateliers : allemand avec Jürgen Ritte, anglais avec Suzanne Mayoux, espagnol avec Françoise Thanas et russe avec Hélène Henry.*

*L'après-midi, les participants ont eu le choix entre un atelier d'anglais avec Rémy Lambrechts, d'italien avec Alain Sarrabayrouse, d'écriture avec Michel Volkovitch et une formule nouvelle proposée par Jean-Baptiste Coursaud, Laurence Kiefé et François Mathieu : un atelier transversal centré autour de la littérature pour la jeunesse et couvrant trois langues, le norvégien, l'anglais et l'allemand. En fin de journée, avant le cocktail dans les jardins, une séance plénière, animée par Marie-Claire Pasquier, a dressé un bilan de ces ateliers.*

---

Suzanne V. Mayoux

## Le nez de la traductrice

Si j'ai accepté d'animer un atelier de traduction pour la journée de printemps d'ATLAS – exercice qui m'inspirait une certaine appréhension –, c'est surtout parce qu'Ann Grieve m'a suggéré de choisir un passage d'*Écrit sur le corps*, roman de Jeanette Winterson que j'avais beaucoup aimé traduire. Ce travail remontant à une bonne dizaine d'années, je me souvenais surtout du défi oulipien qu'il présentait, car dans ce roman le sexe du narrateur est inconnu, quoique actif. Ce qui ne pose guère de problème en anglais, chose intéressante en soi, mais devient assez acrobatique en français et oblige à jongler non seulement avec les adjectifs, mais avec nos chères règles d'accord des participes passés.

Toute traduction est un corps à corps. En l'occurrence, on pourrait dire que quatre corps étaient en présence : outre le corps écrivant de l'auteur et mon propre corps traduisant, le corps de *je* la narratrice/narrateur et celui de Louise, la femme aimée par elle/lui. Séparée de Louise par la maladie de celle-ci, *je* se plonge dans les ouvrages médicaux : « L'anatomie se mit à m'obséder. » Il/elle entreprend une sorte de blason du corps de Louise. « Laisse-moi pénétrer en toi... Je vouerai ma vie au repérage de tes passages secrets, des entrées et sorties de ton corps. »

Le corps occupant abondamment le premier plan, j'ai eu du mal à choisir un extrait plutôt qu'un autre. D'autant qu'à relire le livre, le doute m'a saisie. La difficulté particulière de faire passer « le corps d'une langue à l'autre » provient le plus souvent, me semble-t-il, de ce que la gestuelle la plus banale est liée à la culture, surtout dans sa transcription littéraire. On se tape beaucoup moins sur le dos ou sur l'épaule en français, sans parler des

hochements de tête. De plus, l'anglais condense en un verbe et éventuellement un adverbe ce qui nous demande toute une phrase, du même coup plus précise. Si bien qu'il m'arrive, en traduisant, d'avoir à mimer un geste pour pouvoir le décrire. Par exemple, *he reached back* : sentant quelque chose sous sa tête, est-ce que l'homme allongé « lève le bras pour palper l'objet », ou « replie le bras en arrière... » ? C'est ce genre de petits problèmes qu'il me paraissait intéressant d'aborder dans cet atelier. Or, l'écriture de Jeanette Winterson ne s'y prête pas. Elle est à la fois trop exploratrice du réel et trop poétique, décalée. Ce qui est partout présent dans *Written on the Body*, c'est l'essence – les sens ? – de l'être.

Ce n'est donc pas sans appréhension que j'ai finalement choisi deux passages de ce blason : *The clavicle* (Ta clavicule est à la fois le clavier et la clef...) et *The nose*, le nez, en prévoyant de commencer par le second, plus tangible. Peut-être ai-je eu du nez, car le débat fut si passionné, et passionnant, que la clavicule est tombée à l'eau faute de temps.

Manquant d'expérience en la matière, je pensais que nous pourrions élaborer une ébauche de traduction collective et peut-être la confronter ensuite avec ma propre version. Mais, comme j'avais omis de préciser à l'avance cette intention, les participants disposaient d'emblée de la double photocopie et nous avons procédé à une sorte d'analyse critique continue, ce qui n'était peut-être pas plus mal. Quel traducteur, lisant une traduction d'une langue connue de lui, ne s'interroge pas sur le texte d'origine ? Peut-il ne pas avoir de contre-propositions à l'esprit ? Les contre-propositions ont abondé, et elles ont permis de creuser la signification, celle du texte et celle des choix. Permis, je crois, de mettre en évidence à quel point le traducteur fait appel à son vécu physique autant qu'à ses capacités mentales.

*The sense of smell in human beings* / L'odorat de l'être humain... Ne faudrait-il pas garder le mot « sens » ? Oui, mais cette fois c'est le français qui est plus condensé que l'anglais. Pourquoi le singulier au lieu du pluriel ? Je me suis souvenue, un peu prétentieux de ma part, que cette question avait été posée à Yves Bonnefoy à propos de sa traduction de Yeats. Pas plus que moi il n'avait vraiment donné de réponse. *The yeast smell of her sex* / L'odeur de levure de son sexe. Pourquoi pas « levain » ? Parce que les levures, et tant pis pour la miche appétissante. Plus compliqué (trop compliqué, comme on répond aux enfants) : *Three days without washing and she is well-hung and high* – Trois jours sans se laver, elle est à point. (Il vient d'être question de cuisine et de perdrix.) *Well-hung* (littéralement, bien suspendu) ne signifie-t-il pas bien monté ? Bon, mais alors qu'en faire ? *Mea-culpa*, je n'ai pas trouvé. Censure inconsciente ? Nous n'avons pas trouvé.